

## Cours de Marcel Jousse à l'amphithéâtre Turgot de la Sorbonne, les jeudis à 20h45

### 4<sup>ème</sup> année : La psychologie du geste et la psychologie de l'invention

Quatrième Année  
La Psychologie du Geste  
et la Psychologie de l'Invention

7 Décembre	-	I. Le Rejeu gestuel dans l'Invention. ....
14 »	-	II. La Découverte et l'Invention. ....
21 »	-	III. L'Inspiration créatrice. ....
11 Janvier	-	IV. L'Enfance et l'Invention. ....
18 »	-	V. Le Milieu social et l'Invention. ....
25 »	-	VI. L'Invention mécanique. ....
1 Février	-	VII. L'Invention scientifique. ....
8 »	-	VIII. La Création en Tactique militaire. ....
15 »	-	IX. La Création plastique. ....
22 »	-	X. La Création littéraire. ....
1 Mars	-	XI. La Métaphore comme Outil scientifique et littéraire.
8 »	-	XII. L'Invention des Rythmes. ....
15 »	-	XIII. Le Génie et la Folie. ....
22 »	-	XIV. Le Talent et le Génie. ....

Les travaux anthropologiques de M. Marcel JOUSSE ont pour but de rechercher une liaison entre les Disciplines psychologiques, ethnologiques et pédagogiques.

*Le Président de l'Institut de Rythmo-pédagogie :*

**D<sup>r</sup> Joseph MORLAÄS,**

Ancien Interne des Hôpitaux de Paris.

Ancien Chef de Clinique Médicale et de Clinique Neuro-psychiatrique

à la Faculté de Paris,

Médecin assistant à l'Hôpital Boucicaut.

Année 1933-1934

### 7<sup>ème</sup> cours le 1<sup>er</sup> février 1934

#### *L'invention scientifique*

Introduction : L'Homo faber, l'être le plus intelligent de la création.

L'homme est le plus intelligent de tous les êtres vivants parce que lui seul est vraiment un fabricant d'outils.

Nous avons vu dans notre dernière conférence, combien cette hantise de l'outil avait préoccupé l'homme. Nous l'avons vu, avant même qu'il ne prenne son premier caillou pour s'en servir comme d'une arme, modeler en lui ses outils d'action par cette extraordinaire fabrication de l'outil énergétique invisible.

Si la dernière fois nous avons vu progresser l'outillage depuis le montage de l'outil dans tous ses muscles, jusqu'à la construction de ces admirables appareils pour l'enregistrement de la parole et des gestes de l'homme que sont le phonographe, le cinématographe et tous les outils actuels de laboratoire, j'ai pensé qu'il serait intéressant, sinon pour vous au moins pour moi, de faire une sorte d'étude rétrospective de ce que peut être pour un travailleur l'invention et la découverte d'outils pour attaquer le réel.

Bien des fois, parmi vous, des travailleurs n'ont dit : « Mais comment êtes-vous arrivé à cette synthèse de l'anthropologie du geste et du rythme ? »

Il est assez difficile en public, de vous dire quelles ont été toutes les démarches et contre-démarches qui sont nécessaires pour élaborer quelque chose qui se tient. Cependant je crois qu'il peut être intéressant de voir ce qu'un homme qui n'a absolument rien de transcendant peut arriver à faire à force d'observation.

Si bien que dans cette conférence, je voudrais vous montrer comment un travailleur, ayant seulement une observation peut-être plus aiguë que les autres, a pu trouver ce que les autres n'avaient pas encore trouvé. Je vais donc vous montrer les trois phases de cette construction de l'outil d'investigation de la Psychologie du Geste et du Rythme.

Nous allons voir :

I - L'ELABORATION de cet outillage, élaboration qu'il faut bien dire inconsciente. Il y a, après coup, une sorte de tendance à se dire : "Je me souviens très bien que j'ai remarqué ceci ou cela". La plupart du temps, on ne s'en rend compte qu'après coup. Cette intuition des choses est donc inconsciente.

II - Nous verrons ce que c'est que la VERIFICATION de la solidité d'un outillage vivant.

III - Nous verrons enfin comment on peut arriver à présenter cet outillage pour l'ajuster aux mains des autres travailleurs.

## I - L'ELABORATION

Dans cette première phase de l'élaboration, nous verrons successivement :

- 1- la phase de ce que j'appelle la prime enfance.
- 2- la phase des premières études.
- 3- la phase des études classiques.

### 1- La phase de l'enfance

Je dirais avec Napoléon qu'elle commence avant la naissance de l'enfant. Napoléon qui s'y connaissait en homme disait : "Un enfant se forme 20 ans avant sa naissance dans sa mère".

Je vous ai dit bien des fois ici que ce que j'apportais, c'était à ma mère que je le devais. Et c'est vraiment grâce à la formation linguistique, et j'allais dire expérimentale de ma mère, que je peux apporter ici quelque chose de nouveau.

A peine étais-je né, que sur mon berceau ont été chantées des cantilènes.

Les cantilènes maternelles - Ma mère avait une extraordinaire mémoire. Sa grand-mère illettrée qui l'avait élevée, car ma mère était orpheline, lui avait enseigné oralement tout ce qu'elle savait des vieilles cantilènes de la Sarthe. Elle les lui enseignait oralement. Ma mère n'a jamais rien vu écrit de ces cantilènes. C'est au bercement de ces vieilles cantilènes que je me suis éveillé à la conscience et quand je me laisse aller à moi-même, ce sont ces premiers bercements que j'éprouve en moi.

C'est extrêmement curieux de voir combien ces premières rythmisations peuvent avoir d'influence sur une vie toute entière. Certainement, si j'ai été aussi hypersensible à toute cette question du rythme, je le dois à cette formation avant même l'éveil de la conscience : ces cantilènes qui m'ont bercé, ont fatalement informé tout ce système infinitésimal que sont toutes nos fibres réceptives. Vous savez que Lamartine disait que

souvent, lorsqu'il s'endormait, il était bercé par le rythme de la récitation des vers.

C'est cette sensation de bercement que j'ai presque toujours éprouvé, et encore maintenant, lorsque je vous parle, je le sens encore. Malgré moi mes phrases se balancent. Je ne dis pas que je parle bien, je m'en aperçois hélas devant les rouleaux de la sténotypie : mais ce que je sais, c'est que toujours mes phrases tombent correctement en conclusion, parce que depuis ma prime enfance, j'ai toujours été habitué à ce bercement de la phrase qui se termine bien. Ma mère était extrêmement exigeante sur ce point-là. Avoir une phrase impeccable, et toujours avoir une phrase terminée.

Les sténo-dactylos de la Chambre font de curieuses remarques sur les différents improvisateurs de la Chambre. Très rares paraît-il, sont ceux qui finissent leurs phrases. Il est toujours facile de commencer une phrase, il est extrêmement difficile de la terminer, si dès la prime enfance, on ne s'est pas habitué à balancer sa phrase. Il y a là une sorte de premier mouvement, une sorte de premier balancement facile à lancer, mais très difficile à continuer et à terminer. C'est pour cela que je crois à l'influence du rythme balancé pour la formation de l'expression de l'enfant. Nous ne nous en rendons pas suffisamment compte.

Quand on étudie le schème rythmique d'Homère, on s'aperçoit vite qu'il est fait de deux balancements. Nous le voyons également lorsque nous entrons dans le style oral palestinien. Et même lorsque nous entrons dans quelque chose de beaucoup plus complexe : dans l'élaboration de la période grecque par les logographes. Toujours on sent ce souci du balancement puisque la période grecque s'est faite en fonction du débit oratoire. Tous ces rhéteurs n'ont fait qu'élaborer, d'une façon peut-être un peu trop livresque, ce grand balancement. La belle période, la très belle période oratoire n'est au fond qu'un balancement permanent.

Une phrase qui ne se balance pas, non seulement elle gêne la respiration comme disait Flaubert, mais elle gêne l'organisme tout entier. La grande force de conviction d'un homme, c'est quand il est capable de prendre son auditoire et de le bercer comme une mère berce son enfant.

Nous sommes extrêmement sensibles à la douceur et en même temps au modelé et au balancement des phrases humaines.

N'oublions pas que nous sommes des êtres d'abord physiologiques, nous sommes psychologues et psychologiques, mais nous sommes aussi essentiellement des êtres balancés et ondulés.

Voilà, je crois, où j'ai pris cette sensation du rythme balancé. Je ne dis pas que je le mette bien en pratique, mais ce qu'il y a d'imparfait vient de moi, ce qu'il y a de parfait vient certainement de ces bercements de toute mon enfance. Lorsque j'ai été un plus grand, peut-être parce que j'ai été habitué à cette mélodie permanente - et je dis mélodie parce que je n'aime pas beaucoup la musique - j'ai été élevé dans la mélodie. Bien des fois on m'a dit : "Vous devez beaucoup aimer la musique". Eh bien, j'aime la musique comme j'aime l'algèbre, mais j'ai infiniment plus de goût pour la mélodie. De même que j'ai plus de goût pour un langage concret.

C'est justement le grand problème qui s'est posé à moi : « Comment a-t-on pu arriver à cette algébrisation de la pensée humaine ? D'où est-on parti pour arriver à appauvrir la pensée humaine au point de dire : "soit X". Mais X quoi ? c'est là tout le grand problème que je vais vous montrer tout à l'heure, posé à mes 20 ans.

Mais dans mon enfance, je ne me posais pas tant de questions. Je m'instruisais avec ce qui se passait autour de moi.

Les cantilènes des grands-mères - Un jour, j'avais dans les 5 ou 6 ans, maman m'a amené dans une veillée, il y avait là, dans une ferme, près de Beaumont-sur-Sarthe, une réunion de paysans qui étaient presque tous illettrés. Beaucoup des travaux que j'ai entrepris dans la suite viennent certainement de ce que j'ai été profondément en contact avec des paysans illettrés. La grande erreur que nous ayons commise en psychologie,

c'est de n'avoir examiné que des professeurs. Et nous avons créé une psychologie de professeurs, et nous avons créé des facultés mentales en fonction de nous-mêmes. C'est une grande erreur. On s'en est bien aperçu quand on a lu les travaux de M. Lévy-Bruhl <sup>1</sup>. Il a bien fallu se rendre compte que dans sa conception du prélogisme, il y avait une équation <sup>2</sup> du professeur qui avait joué.

Évidemment, nous aurons toujours tendance à considérer comme inférieur des peuples qui ne sont pas algébrisés comme nous, mais peut-on dire que c'est une infériorité d'être concrets. Je crois le contraire. Vous comprenez combien ce contact avec les paysans illettrés et intelligents peut éveiller l'attention d'un enfant qui commence à apprendre à lire après avoir beaucoup mémorisé.

J'ai commencé à aller à l'école maternelle à quatre ans et quelques mois. A ce moment-là, je ne savais pas lire, mais je savais énormément de choses par cœur que j'avais appris en psalmodiant et en mélodiant. Vous retrouverez cela dans mon système pédagogique. Une psychologie comme une anthropologie, c'est le développement de soi-même sous une forme peut-être plus ordonnée que ne serait la vie quotidienne, mais c'est cela.

Ces veillées paysannes... se faisaient généralement pendant l'hiver. On se réunissait là pour manger des châtaignes "avec du cidre doux" comme dit la chanson, et au fur et à mesure que les paysans étaient mis en verve, ils se levaient et alors ils psalmodiaient. Formé par les cantilènes de ma mère, je sentais cette rythmisation profonde de tous ces paysans. Ce n'était pas du chant, mais des sortes de mélopées. Ils en savaient des quantités, qu'ils ne savent plus maintenant parce qu'ils vont à l'école, mais à ce moment-là il n'y avait guère que les grands fermiers qui avaient de l'instruction.

Ceux, ou plus exactement celles qui savaient davantage de ces récitations balancées, c'étaient des vieilles grands-mères. Elles étaient extrêmement curieuses à observer parce qu'elles avaient un souci du mot à mot qui était frappant. Quand quelqu'un se levait et psalmodiait une de ces cantilènes, s'il risquait un synonyme, tout de suite, telle vieille grand-mère - et je vois la mère Guespin qui était là dans son coin - disant :

"Ce n'est pas ce mot-là, mais celui-là".

Ce souci de l'exactitude dans la tradition orale, nous le retrouvons partout. Quand je lisais les beaux travaux de M. Anripa [?] sur la littérature des Berbères, je soulignais à chaque chapitre cette tendance qu'avaient les vieilles femmes à exiger le mot à mot. "On ne récite pas cela".

Ce qui me frappait, c'était sans doute cette exigence de l'exactitude de la tradition, mais aussi l'effarante somme de choses apprises ! La mémoire ! Nous n'en connaissons pas la force. Lorsque j'ai simplement mis sous forme de collier la série des textes qui composaient mon premier livre sur le *Style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*, les philologues m'ont dit : "Mais il est impossible que la mémoire humaine ait une pareille puissance". C'est qu'eux-mêmes étaient des hommes totalement dépourvus de mémoire et qu'ils avaient vécu dans des milieux totalement dépourvus de mémoire.

Vous voyez là encore combien les réactions contre quelque chose de nouveau peuvent être dictées par la formation même de l'homme. Ne croyons pas que nous critiquons avec des faits, nous critiquons avec nous-mêmes.

De là pourquoi nous avons une science psychologique pédagogique à notre image et ressemblance. C'est catastrophique. Nous ne pourrions instaurer une vraie psychologie que dans la mesure où nous aurons une vaste expérience de l'homme sous toutes les latitudes. Or notre expérience est extrêmement étroite puisqu'elle s'arrête à nous. Si nous avons été élevés dans un milieu un peu plus ouvert à la mémoire, les problèmes se poseraient différemment.

---

1 Lévy-Bruhl : ethnologue français, auteur de « *La mentalité primitive* » (...)

2 équation personnelle : c'est-à-dire des a priori qui se sont imposés sur l'observation des phénomènes.

Mais ces hommes ont été tout de suite jetés dans la page d'écriture, ils sont passés du manuel scolaire, du manuel à tels ou tels livres un peu plus au large. Ils ont passé leur bachot<sup>3</sup>. Du bachot à la licence ou au doctorat, comment auraient-ils la moindre notion de ce que c'est qu'une formation de mémoire humaine ? Notre pédagogie a été faite par des hommes qui sont de cette formation exclusivement livresque, ou s'ils n'étaient pas de cette formation, ils n'osaient pas le dire.

C'est quelque chose de très frappant qu'il y a une sorte de malaise à dire qu'on a vécu dans un milieu d'illettrés. C'est une grande erreur. Les illettrés peuvent être des hommes formidablement intelligents. C'est auprès d'eux que j'ai pris mon goût de l'observation du réel. Quand tout petit, j'allais me promener avec ces paysans que j'ai tant aimés (et que je retourne voir pour me remettre à la méthode expérimentale), je m'émerveillais de leur savoir pratique. Ils ne savaient peut-être pas décliner "rosa, la rose"<sup>4</sup>, mais ils savaient les différentes espèces de blé, d'avoine, ils savaient les différentes espèces de mauvaises herbes. Ils avaient pour les désigner de jolis noms, de ces noms qui sont faits pour être mis en poèmes comme nous le faisons dans nos civilisations livresques. Tout cela vit à pleine sève, à pleine terre, à plein ciel, et c'est cela qui fait la vraie pédagogie de l'homme vivant et concret en contact avec les choses.

Or l'enfant est bien plus intéressé par le nom d'une plante qu'il voit que par un mot qui est là écrit sur un papier et qui ne répond à rien du tout.

Je me rappelle encore de ces fleurs qu'on appelait des "veilleuses", ces sortes de volubilis qui se fermaient le soir et qui s'ouvraient le matin. C'était tout un petit drame<sup>5</sup> champêtre. Quand, dans mes cours, vous sentez tel et tel exemple pris dans la nature, c'est à tous ces paysans illettrés que je le dois. Ils m'ont habitué à me défier des langues savantes de ceux qui parlent de tout sans rien savoir. Eux sourient tranquillement devant ces bricoleurs. Il faut faire attention ces hommes-là sont extrêmement fins.

Ce que vous dis là, je vous le redirai de ceux qu'on appelle les primitifs et les sauvages, de ces grands Indiens qui nous regardent avec une froide ironie. Ils se laissent fatalement écraser aux États-Unis, ils ne peuvent faire autre chose, les malheureux ! Mais si vous compreniez ces êtres riches de sensations et d'intussusception<sup>6</sup> des choses ! C'est cela que, malheureusement, nous avons toujours voulu ignorer. Nous jugeons les hommes à la grosseur des livres qu'ils ont écrit. Alors qu'il faudrait juger les hommes à la quantité de réel qu'ils ont reçu. Car ceux qui ont vraiment découvert quelque chose, c'est presque toujours parce qu'ils ont presque toujours laissé les livres pour aller aux choses. Je répéterai toujours que ma première école scientifique a été en contact avec ces paysans de Beaumont-sur-Sarthe.

Les jeux mimiques enfantins. Une chose qui m'a également beaucoup frappé, c'est de voir les enfants jouer à tout. J'ai encore dans mes muscles tous ces jeux d'enfants. Cette question me hantait : pourquoi les enfants jouent-ils à tout ? On leur donne de l'encre, un porte-plume, un alphabet, voilà ces enfants qui lâchent et l'alphabet et la page d'écriture pour aller jouer à toutes sortes de choses comme des petits « sauvages ».

Je n'ai vu que cela, que des enfants qui tentaient d'échapper à nos contraintes livresques pour jouer à tout, aussi ne vous étonnez pas de m'entendre dire :

« Au commencement était le geste rythmo-mimique »

parce qu'au commencement, je n'ai vu que cela.

Et en face de moi, tous les pédagogues m'ont dit : « Mais vous avez raison, c'est avec ces procédés-là que l'enfant est véritablement éduqué et formé ». C'est tout cela qui

3 bachot : baccalauréat

4 déclinaisons de la grammaire latine

5 drame : au sens étymologique de « action »

6 intus-suscipere : ramasser, prendre à l'intérieur de soi ; en biologie, désigne le développement d'un organisme par un mécanisme de nutrition : les nutriments extérieurs deviennent un constituant de l'organisme.

s'est élaboré en moi. Tout ce que je vous expliquerai ici ne sera que le commentaire de mes intuitions d'enfant et c'est cela que j'ai été vérifier à travers le monde. Il a bien fallu, malgré le plaisir que j'avais à écouter ma mère chanter des cantilènes, il a bien fallu que je fasse comme les autres, que j'apprenne à écrire et à lire dans les livres.

## 2- Les premières études

Ce qui me frappait, c'était le contraste qu'il y avait entre la façon dont on apprenait les leçons à l'école et ce qu'on faisait hors de l'école. On nous faisait apprendre silencieusement nos leçons, et lorsqu'on était sortis de la classe, tous mes petits camarades, et moi d'ailleurs, nous apprenions nos leçons d'une façon absolument effarante. J'entends encore, j'ai encore dans l'oreille, et dans tous mes muscles, ces sortes de psalmodies d'enfants qui apprennent. Pourquoi quand il est laissé à lui-même, l'enfant est-il en contradiction avec la méthode qu'on lui donne à l'école ? A l'école primaire on fait apprendre l'enfant silencieusement. Il n'a pas le droit de parler. "A l'école, on doit entendre une mouche voler." Et voilà cet enfant qu'on habitue au silence perpétuel dans la mémorisation, une fois hors de l'école, il psalmodie rythmiquement sa leçon. C'est une chose curieuse qui m'a beaucoup préoccupé et qui me poursuit encore...

Vous verrez que nous aurons là à reprendre cela car enfin, pourquoi obligez-vous l'enfant à apprendre sa leçon tout bas alors que vous allez le faire réciter après ? Je considère que c'est, psychologiquement, une ignorance fondamentale. C'est comme si vous vouliez apprendre à jouer du piano sur un instrument qui ne produit aucun son. Cela m'a beaucoup frappé de voir que les enfants instinctivement mémorisaient en chantant.

Le soufflage du mot initial. Une chose qui m'a frappé aussi et que vous retrouverez à chaque instant dans mes travaux, c'est le début de cette sensation du geste propositionnel formant un tout global. Quand on récitait et qu'on ne savait pas très bien sa leçon, un petit camarade, derrière, qui avait un livre ouvert ou qui savait mieux parce qu'on est moins impressionné quand on ne récite pas, soufflait le mot initial de la proposition ou du vers, que ce soit Athalie ou Esther.

« Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel »

Et poum ! Le silence ! Alors on entendait le St Esprit qui soufflait : « je viens »

« Je viens selon l'usage antique et solennel »

Et cela continuait... Tellement que dans certains milieux ethniques, on s'est servi de cette loi de facilitation. J'ai eu déjà l'occasion de vous montrer la grande preuve que nous ayons le Prologue de l'évangile de Saint Jean est certainement d'un milieu palestinien et non pas grec, c'est que vous avez ces fameux mots-agrafes qui facilitent la récitation :

« In principio erat Verbum,  
et verbum erat apud Deum,  
et Deus erat Verbum. »<sup>7</sup>

C'est un procédé de soufflage. Par ce procédé, on se souffle à soi-même la succession des phrases par leur mot initial.

Voyez-vous ce principe que l'enfant sait spontanément utiliser ce qui est le soufflage ?

Pourquoi ne pas l'employer dans la composition des textes à faire apprendre aux enfants pour en faciliter la mémorisation ?

Seulement, ceux qui font des manuels ne connaissent pas les lois de la psychologie. L'enfant est puni, mis au coin, alors que ce sont les professeurs qui sont les grands responsables la plupart du temps.

---

7 « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et Dieu il était le Verbe. »

Ce petit "souffle" est gros de toute une doctrine : c'est que la proposition est une chose qui se déclenche quand le commencement est donné. Ce n'est pas le mot, c'est la phrase est l'unité de mesure, si bien que quand le commencement est déclenché, on va automatiquement jusqu'au bout, souvent pas plus loin, mais la phrase est donnée.

Le Balancement. Ce procédé de soufflage va avec un autre procédé qui m'a également beaucoup frappé sur le moment. Je ne le comprenais pas, mais je les ai tout de même remarqués. C'est que l'enfant, pour s'aider à la récitation, se balance. C'est très curieux. Je me rappelle un de mes camarades, c'était pourtant en philo, il y avait leçon sur la galvanoplastie, il était charmant, mais paresseux comme un loir. Je l'entends encore récitant la leçon de galvanoplastie en se balançant : « la galvano, la galvano, la galvanoplastie, la galvano, la galvano, la galvanoplastie... » ça n'allait pas plus loin. Mais c'était très juste au fond, il se disait : « Si je peux faire partir le balancement, ça ira jusqu'au bout ». (rires)

L'enfant est comme cela. Regardez-le ! Il se balance. Regardez les Juifs, auprès des vieux murs du temple de Jérusalem qui balancent encore leurs fameuses lamentations. Allez voir réciter le Coran, vous le trouvez balancé et psalmodié partout, partout. Regardez ceux qui parlent en public. On dit d'ordinaire : « Ils font l'ours », c'est qu'ils sculptent leurs phrases tout en essayant de balancer leurs muscles.

Je vais dans la vie en spectateur intéressé, je regarde, j'observe. Toutes ces lois de la physiologie jouent tout le temps, mais évidemment nous ne nous en rendons pas compte parce que nous sommes tous victimes des mêmes lois. Que voulez-vous ! Les prisonniers de la même prison ne se regardent plus les uns les autres.

Vous voyez combien, chez l'enfant que j'étais, tout était pour ainsi dire à l'état inchoatif. Ce que le Professeur Ombredane a donné dans son 3ème tome du nouveau Traité de Psychologie du Dr Dumas, ce sont mes expériences d'enfant. Il a repris, au fond, tout ce que j'ai senti quand j'avais de 4 à 10 ans.

Visite à la momie. C'est alors que se place un grand événement dans ma vie que j'ai déjà signalé rapidement. Ce fut là pour ainsi dire mon unique amour. Il m'a duré longtemps et dure encore. J'ai aimé d'amour une momie égyptienne. Voilà comment s'est produit le coup de foudre.

Le jeudi, ma mère allait au Mans, et quand j'étais bien sage, elle m'emmenait avec elle. Comme j'aimais tout connaître, elle m'avait emmené au musée de la Préfecture, voir la momie dont le maître d'école avait parlé. Si vous allez au Mans, vous irez au musée de la préfecture et vous y verrez ma bien-aimée. Nous pénétrions dans une grande salle, puis une autre vers la gauche. Là il y avait une sorte de grande boîte assez curieuse, et dans cette grande boîte une prêtresse égyptienne immobile, très calme, bien empaillée. Je suis resté là, pétrifié, et j'ai dit à maman : « Va donc faire tes commissions et laisse-moi là, tu me reprendras. » Je suis resté là peut-être deux heures, et pas ailleurs devant ce petit visage mort, avec ce petit corps desséché avec ses deux mains croisées. Cela m'a produit un effet extraordinaire parce que, tout autour, il y avait des petits dessins raides qui formaient comme une petite procession tout autour. Alors m'est venue l'idée qui m'a toujours poursuivie et que je continue de poursuivre : tous ces petits dessins qui sont là, peints tout autour, ont peut-être été vivants comme a été vivante cette petite prêtresse qui est là toute empaillée ? Est-ce que tous ces caractères qui sont tout figés n'ont pas été des choses comme nos jeux d'enfants, est-ce qu'autour de cette femme rigide et empaillée, il n'y a pas tout un jeu d'hommes qui font des gestes comme font les enfants ?

J'ai été hanté par ce rapprochement : nous avons là affaire à des signes qui sont morts mais qui ont été vivants, comme nous avons affaire à une petite prêtresse qui est

morte mais qui a été vivante. J'ai été hanté véritablement par cela. Nous allons voir le résultat... C'est très curieux, mais actuellement je suis ici à cause de ma bien-aimée, de la petite momie égyptienne.

### 3 - Les études classiques

A un moment donné, on m'a fait faire comme aux gens très bien, des études secondaires, alors on m'a mis dans les conjugaisons, déclinaisons, et toutes ces choses que vous connaissez.

Les racines grecques. J'ai eu la chance de tomber sur des maîtres extrêmement intelligents qui m'ont fait commencer le grec par un petit livre que j'ai toujours sur ma table : « Petite anthologie, ou recueil de fables, descriptions, épigrammes, pensées contenant les racines de la langue grecque », par Maunoury. Mes maîtres qui étaient des hommes remarquables m'ont dit : « On ne sait bien le grec qu'en l'apprenant par les racines. Il faut donc d'abord les connaître. » Et j'ai appris le grec par les racines.

A un moment donné, je me suis dit : « C'est bizarre, ces racines grecques sont toujours des sortes de gestes vocaux ». Vous avez un son ? Il a toujours un sens. Il veut dire prendre, gratter, pousser, etc... exactement comme ces petits gestes ou dessins que je voyais autour de la momie.

Est-ce qu'il n'y aurait pas possibilité de faire, pour les mots, le rapprochement que j'ai fait dans ces sortes de petits dessins ? Ce qui se cherchait en moi sans que ce soit vraiment élaboré, c'est le grand principe que nous trouverons plus tard : le langage est d'abord un mimage. Il est mimogramme, quand il est projeté, et il est phonogramme, quand nous l'écrivons à l'état de prononciation.

C'était pour ainsi dire, une sorte de liaison de deux idées qui commençait à se faire en moi, sans que je le sache et qui allait nous donner les deux premiers stades de l'expression que nous étudions à l'École d'Anthropologie : le stade du Style manuel - geste expressif vivant qui se projette en ombres chinoises mimiques et qui stabilisées sur une paroi forment des mimogrammes. Et après, le passage de ces gestes sous forme de racines orales, laryngo-buccales qui vont se développer jusqu'à faire un moyen d'intercommunication et nous allons avoir le Style oral...

Nous verrons tout cela se terminer dans une algébrisation qui donne le Style écrit.

Mais à ce moment-là, je ne voyais pas si loin. Je pressentais seulement quelque chose de profond que j'aurais à connaître. Quand j'ai été familier avec les racines grecques, on m'a fait apprendre Homère par cœur, c'était tout à fait intelligent parce que je crois que la bonne façon de se familiariser avec une langue, c'est d'apprendre des textes de cette langue par cœur.

L'algèbre. Dans le même temps où j'entrais en contact avec les racines grecques, j'ai commencé l'algèbre. Quelle différence entre le concrétisme de toutes les racines grecques qui sont des gestes, et cet algèbre qui ne voulait plus rien dire. C'était simplement une sorte de fonction de formulation. On mettait des lettres qui ne voulaient dire que ce qu'on voulait.

Alors s'est esquissé un problème que j'ai trouvé plus tard vers l'âge de 20 ans où où ma première idée de publier s'est présentée ainsi : « Du concrétisme à l'algébrisme ».

Voilà quel a été le premier sujet de thèse qui m'est venu pour ainsi dire aux lèvres. Je ne fais que de continuer à vous exposer ce titre. Tout ce que je vous dis ici, c'est le passage du geste mimique à l'algèbre que nous étudierons ensemble peut-être d'ici 15 ou



20 ans. Comment en est-on arrivé alors à toutes ces formulations algébriques si déconcertantes pour nos imaginations ?

Quand on a voulu faire des compte-rendu des travaux d'Einstein, on n'aboutissait qu'à des explications grotesques parce qu'on essayait de transformer en concrétisme ce qui est essentiellement algébrisme.

C'est ce passage de l'un à l'autre qui est intéressant, mais il ne faut pas mettre l'enfant immédiatement dans cette phase-là. Il faut le maintenir aussi longtemps que possible en cette première phase du concrétisme.

Les formules homériques et bibliques. Que fait l'enfant quand il est avec sa mère ? Il n'apprend pas des mots. Sa mère comme je vous le disais, lui parle par petites phrases courtes et concrètes : « Apporte-moi la montre » ; « Tiens-toi tranquille », « Assieds-toi », « Couche-toi », « Fiche-nous la paix ».

Le mot n'est pas du tout chose spontanée, c'est la phrase qui l'est. On ne parle que par ces petites phrases, ce que j'appellerai plus tard le « geste propositionnel ».

Ce fut pour moi une autre révélation. J'ai senti que nous nous trouvions en face de formulations qui étaient toujours les mêmes. C'était une confirmation de ce que j'avais entendu sur les lèvres de ma mère. Quand je l'entendais chanter les cantilènes de la Sarthe, c'était presque toujours les mêmes formules qui revenaient.

Ce sentiment de la phrase stéréotypée que plus tard nous appellerons la formule ou cliché, je l'ai sentie d'abord dans les cantilènes de la Sarthe. Puis dans l'évangile. Tout enfant, j'ai eu une extrême curiosité pour cet être que vous me verrez toujours étudier : Jésus de Nazareth. Mais pas en tant que Dieu, c'est assez curieux. Ce qui m'intéressait dans Jésus, c'était l'homme, non pas sous les formes de statues de St Sulpice. Je n'ai jamais pu avoir aucun intérêt pour ces espèces de choses peintes en rouge, vert et qui ont des poses extraordinaires. Non, ce qui m'attirait vers lui, c'est ce qu'il avait apporté et que ma mère me récitait.

Tous les soirs ma mère me chantait, me psalmodiait une parabole. Elle savait tout son évangile par cœur. Là encore, vous retrouvez ma mère dans les études que je fais. J'ai encore sa chère voix, non pas dans mes oreilles, mais sur ma bouche, et j'étais très frappé de trouver dans les récitations des cantilènes toujours des formules, dans les récitations des évangiles toujours des formules, et puis dans Homère je retrouvais des formules.

C'est tout enfant que j'avais demandé à un maître fort en hébreu : « Mais quelle langue a donc parlé Jésus de Nazareth ? » Il m'a dit : « Je ne suis pas très sûr, au séminaire on nous a dit qu'il avait parlé grec, peut-être même latin. D'autres disent que c'était peut-être du syro-chaldaïque ? Je sais que c'est dans les Targoûms. » Et devant mon désir d'apprendre, il me dit : « Si tu veux, je vais travailler cela avec toi ». J'ai commencé à ce moment-là à essayer de scander les formules du cantique de Job (si vous appelez ça cantique !) et à étudier cela dans les Targoûms araméens. Je n'ai pas cessé depuis. Si j'avais été tué, pendant la guerre de 1914, on aurait trouvé dans ma poche, un de ces Targoûms araméens. J'ai toujours travaillé cela pour essayer d'avoir dans ma bouche la parole même de Jésus. Ce Jésus de Nazareth a été pour moi une véritable hantise scientifique.

Toutes ces récitations m'ont fait sentir que nous nous trouvons en face de quelque chose d'analogue à la composition holophrastique d'Homère, que tous ces hommes dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau s'exprimaient par formules, que c'était quelque chose qui ressemblait aux récitations des grands-mères. Et ainsi s'élaborait petit

à petit en moi ce qui est devenu le Style oral qui est étudié actuellement par toute une génération.

Les compositions rythmées. Lorsque j'avais à faire des compositions en latin, le sens du rythme me guidait tellement qu'au lieu de faire mes vers latins le dimanche, j'apportais le samedi, à l'étude de 4 heures, le sujet dans ma bouche, pas dans ma tête, pas dans mes yeux puisque je ne vois rien, et alors, le soir, avant de m'endormir, je rythmais 30, 40, 50 vers latins que je composais comme cela dans ma bouche. Tout cela a développé en moi un sens du rythme extrêmement prononcé, si bien que je ne peux réciter les vers ou grecs ou latins, que sous une forme rythmo-mélodique. Lire Virgile ou Homère sans mettre une mélodie dactylique m'est insupportable.

Pour le rythme français c'était la même chose. Je me souviens avoir donné plusieurs fois des compositions françaises et même une dissertation philosophique en vers ! J'écrivais très facilement les vers parce qu'ils se dictaient en moi dans ma gorge rythmeuse. De là pourquoi mes camarades de classe m'appelaient « Virgile », parce que le vers sortait, pourrait-on dire, spontanément de ma gorge.

Aussi plus tard, je n'ai pas été étonné de voir certains milieux comme les palestiniens mettre le centre de la vie dans la gorge, dans la *néfesh* (ce que nous appelons l'âme) et non pas dans la tête. Jamais les peuples sémitiques n'ont parlé de la tête, mais toujours de la gorge qui est pour eux le symbole de cette sorte de condensation psychologique.

La grammaire de Champollion. A ce moment-là pendant les vacances, j'avais essayé de me procurer un livre dont on nous avait parlé. C'était la grammaire de Champollion, cette lecture m'était logiquement commandée par mon amour pour ma petite momie d'Égypte. Un professeur est arrivé à me trouver cette grammaire égyptienne. J'avoue que je n'ai pas tout compris d'un bout à l'autre. Cependant, un mot a été extrêmement révélateur pour moi : ça a été le mot de caractères mimiques.

Si vous avez un jour l'occasion de parcourir cette grammaire égyptienne, admirablement imprimée d'ailleurs, vous verrez combien ce mot frappe dans l'ensemble. Ce « caractère mimique » était là, pour ainsi dire, en puissance obédientielle, en puissance d'attente à tout un système d'explication du MIMISME.

## II - VERIFICATION

Mes matériaux d'élaboration étaient là, au complet, il n'y avait plus qu'à faire le plan. C'est à partir de ce moment-là que j'ai senti qu'il fallait diviser mon travail de toute ma vie. Je n'ai jamais eu qu'une seule idée, le Mimisme et son algébrisation.

Alors entre 15 et 20 ans, lentement, se sont élaborées les trois phases de l'expression humaine, c'est-à-dire : Style manuel, Style oral, Style écrit, avec ensuite l'algèbre. A partir de ce moment-là, toutes mes études ont convergé à partir de ces points-là : j'ai rangé là-dedans tous les jeux des savants, les « caractères mimiques » de ma momie égyptienne, avec les mimogrammes que je n'appelais pas encore des mimogrammes et le style oral où j'ai mis toutes les récitations de ma mère, tous les évangiles de ma mère, toutes les cantilènes des vieilles grands-mères et des paysans. Et puis tout l'algèbre et tout ce que, dans la suite, je devais faire au point de vue mécanique.

## 1 - Lectures

Alors je me suis mis à lire. J'ai classé toutes mes lectures en fonction de ces trois phases. Je n'écris jamais. Je n'ai pas une note. Ne cherchez pas après moi le classement de mes notes, je ne prends jamais de références, mais j'ai une mémoire qui est dans mes doigts.

Quand j'ai besoin de trouver un texte, je suppose que j'aurais besoin de trouver tel passage, je sais qu'il se trouve à tel endroit de la page, mais c'est ma main qui trouve la page, c'est très curieux. Ma mémoire est dans mes doigts. Ma bibliothèque occupe tout le tour de ma chambre. J'irais la nuit et prendrais le livre qu'il me faut à tel endroit de la page.

Je porte tout en moi. Je ne prends pas de notes. La grande difficulté pour créer, c'est qu'on est écrasé par des notes. Vous savez vous-mêmes combien l'abondance de notes entassées, à 40 ans, vous écrase. Comment pourriez-vous avoir vos notes toujours prêtes à intervenir ?

Qu'elles soient donc vivantes en vous ! Alors la liaison s'opère d'elle-même. Que de fois, c'est dans une promenade, soit à cheval quand j'étais officier, soit plus tard à pied, que telle jonction d'idées tout à fait inattendue s'est faite parce qu'elles étaient en moi. On ne découvre rien à coup de fiches, c'est à coup de gestes vivants. De même lorsque je parle, je ne pourrais parler avec des fiches, mais mon plan est là extrêmement ordonné.

Cela c'est toute ma vie. Elle est bloquée comme ces grands ponts d'acier. Dès que je suis en face d'un livre, ma lecture vient se classer dans ces divisions qui sont vivantes, en moi. Cela m'a évidemment donné une mémoire très puissante, mais en même temps, cela m'a ordonné toutes mes observations et mes lectures.

C'est à partir du moment où mon plan de recherches a été établi que la vérification a commencé par mes lectures. J'ai choisi des études de physiologie qui allait m'expliquer toutes les lois du Mimisme, sur la psychologie qui allait me donner une sorte d'élaboration intellectuelle de ce Mimisme.

C'est par là justement que j'ai rencontré la Psychologie de la conduite de M. le Pr Janet <sup>8</sup> et le Schéme moteur de Bergson. C'est évidemment à ces deux hommes que je dois le plus : ceci à titre de vérification.

L'ethnographie me donnait tout ce qui avait trait au montage des différentes phases de l'expression manuelle, orale, écrite... Tout en moi s'amassait, non en vrac, mais selon mon plan tripartite et s'éclairait l'un par l'autre.

## 2 - Conversations

Mes lectures me faisaient mieux comprendre les conversations avec les officiers coloniaux. J'appartenais à l'artillerie et beaucoup de ces officiers avaient été soit parmi les Arabes, soit parmi les Malgaches, soit dans telle ou telle civilisation de style manuel et oral. J'en ai profité avidement.

De même avec les explorateurs du centre de l'Afrique, j'en ai vu un certain nombre qui me montraient combien nous avions affaire à des populations extrêmement intéressantes au point de vue tradition orale. Et les missionnaires aussi me rapportaient des faits de Style manuel et de Style oral, dont ils me donnaient les faits sans connaître les lois.

## 3 - Voyages

C'est à ce moment-là, lorsque tout était terminé en moi, que j'ai été envoyé en mission militaire aux États-Unis, et que j'ai pu recueillir chez les Indiens des documents de toute première valeur. Alors là, j'ai eu en face de moi le Style manuel dans toute sa splendeur. C'est dans cette seule civilisation que le Style manuel pouvait encore être étudié dans sa richesse d'expression. Nous aurions à apprendre là des faits vivants qui

---

8 Pierre Janet

vont disparaître rapidement. <sup>9</sup>

Vous voyez que mon procédé a été celui que Rousselot <sup>10</sup> a pris pour la phonétique expérimentale. Ne pas se disperser, ne pas errer. Prendre quelques individus-types. Dans les camps, nous avons la chance d'avoir des individus qu'on pouvait étudier à fond. Alors j'ai pris les individus les plus intéressants. Après, j'ai été en contact avec un certain nombre de chefs qui se sont mis à ma disposition, et m'ont fait pénétrer dans les réserves où j'ai pu voir tout ce qui restait encore de ce langage de gestes si inconnu, et de leurs écritures mimographiques.

C'est ainsi que j'ai pu constater la correspondance entre les gestes mimiques des Égyptiens, des Chinois, des Sumériens, et des Indiens.

### III - LA PRESENTATION

Lorsque tout ce travail monumental a été terminé, en 1923, il a fallu le donner comme ouvrage.

#### 1 - Avant

C'est alors que j'ai été voir M. le Professeur Delacroix <sup>11</sup> qui a été pour moi un père intellectuel et m'a dit : « Vos idées sont très intéressantes, mais très neuves. Je crois que vous gagneriez à préparer votre milieu pour qu'on vous comprenne. »

C'est à ce moment-là que je suis allé voir le père de Grandmaison <sup>12</sup> et le père Descoqs, directeur de la Revue de philosophie. C'est ainsi que j'ai publié dans les Archives de philosophie en 1924, un ouvrage qui n'est que le plan de tout mon travail, <sup>13</sup> ouvrage fait de citations empruntées aux principaux livres que j'ai lus sur la question. J'avais lu environ 5 000 ouvrages.

J'ai pris chacune des phrases des auteurs que je lisais en tant qu'elles venaient coïncider avec le réel, avec ma découverte du réel. Si bien que si vous lisez mon livre, vous voyez ce plan sous-jacent et toutes mes idées dites par d'autres. Impossible de dire : « Ce n'est pas vrai ». Je vous donne toujours ma référence.

#### 2 - Réactions

A présent, je n'ai plus besoin de ce procédé pour me faire admettre et comprendre. Je n'ai qu'à entrer en contact avec les travailleurs qui sont prédisposés à continuer mes recherches. Ce sont les médecins qui ont tout de suite le mieux compris. Le Dr Morlaàs <sup>14</sup> a été un des premiers à rattacher toute cette question du geste mimique à l'apraxie. Après est venu le Dr Ombredane <sup>15</sup> avec l'aphasie. Et alors des jeunes avec des thèses de doctorat au point de vue de la tradition de Style oral.

Au début, évidemment, ce fut un choc de me voir étudier Rabbi Ieshoua de Nazareth, sous cette forme ethnographique et anthropologique. On était tellement habitué

<sup>9</sup> Voir la vidéo de la présentation du conteur Sam Cannarozzi lors du colloque à Lyon-3 en septembre 2011.

<sup>10</sup> Jean-Pierre Rousselot, Professeur au Collège de France, fondateur de la phonétique expérimentale

<sup>11</sup> Pr Henri Delacroix : à l'époque doyen de la Faculté des Lettres de la Sorbonne

<sup>12</sup> Léonce de Grandmaison : Jésuite, mort en 1927, ami de Jousse qui a soutenu les thèses défendues dans « le Style oral », face à l'opposition farouche des religieux exégètes. Son ouvrage « Jésus-Christ » fut publié de façon posthume en une version abrégée où les passages reprenant les thèses de Jousse ont été coupés. (G. Baron, 1965, p.172 à 174).

<sup>13</sup> Etudes de psychologie linguistique - Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs ; retiré à part en 1925.

<sup>14</sup> Dr Morlaàs,

<sup>15</sup> Dr André Ombredane, 1937, assistant à la chaire de psychologie expérimentale de la Sorbonne, directeur adjoint à l'École des Hautes Études : « Le langage », in *Nouveau traité de psychologie*, sous la direction de Georges Dumas, tome 3 « Les associations sensitivo-motrices », fascicule 4 ; publié par la Librairie Félix Alcan, Paris.

à ne parler de lui qu'au point de vue purement religieux. Mais maintenant tout le mouvement se fait en fonction du Style oral. Si vous lisez les derniers travaux sur cette question faits par des jeunes, vous voyez toute la question reprise par ce biais vivant.

Vous voyez au fond quelle a été ma méthode ? Simplement de mettre en valeur tout ce que j'ai appris depuis ma naissance jusqu'à 8 ans. Je ne fais que cela. Actuellement, je ne fais que vous développer mon expérience d'enfant.

Aujourd'hui je crois que je n'ai pas fait autre chose que de vous commenter la finale de notre programme signée par M. le Dr Morlaàs :

« Les travaux anthropologiques de Marcel Jousse ont pour but de rechercher une liaison entre les disciplines psychologiques, ethnologiques et pédagogiques. »

Ma vie est très simple comme vous le voyez. Elle orientée vers un seul but, l'étude de la Vie en tant qu'elle se manifeste par le Mimisme. Mimisme qui est dominé par la pensée, car l'homme est non seulement un constructeur d'outils, mais de cet outillage, il fait une pensée vivante et perdurable dont vous serez les organisateurs par une vivante pédagogie.